

## HISTOIRE AUTHENTIQUE.

LE  
CAPITAINE DAVID.

Peu de temps après le retour des Bourbons en France, raconte un ministre de l'Évangile, j'obtins une place de Pasteur dans le département de l'Ardèche. J'arrivai dans ma cure avec la volonté bien arrêtée de faire le bien, et de prêcher la parole de Dieu dans toute sa pureté. De loin ma tâche semblait facile : mes paroissiens presque tous agriculteurs étaient des gens simples, pauvres, éloignés des villes ; il s'agissait seulement de réveiller leur zèle et de parler à leur conscience ; mais une opposition à laquelle j'étais loin de m'attendre, contraria longtemps mes efforts. L'adversaire que je rencontrai se nommait le capitaine David ; il faut le faire connaître.

Fils du paysan le plus aisé de l'endroit, la révolution l'avait surpris à l'âge des passions et de l'effervescence ; doué d'un peu plus d'instruction que les autres habitants du village, d'un caractère loyal mais violent, il embrassa avec enthousiasme des principes qui séduisirent de plus habiles que lui. Les persécutions que sa famille avait autrefois éprouvées dans l'exercice de son culte, les abus de pouvoir de nos rois, les manières hautaines de la noblesse avaient allumé dans son cœur de la haine contre le régime de cette époque. Le jeune David travaillait alors à Grenoble, où son père l'avait envoyé dans l'espérance d'en faire un notaire. Les discours prononcés dans les réunions populaires, les excitations de la presse portèrent son exaltation au comble ; bientôt il renonça à la vocation sédentaire à laquelle on s'efforçait de le plier, et il revint dans son village, qu'il chercha à agiter et à séduire ; puis trouvant le théâtre trop calme et trop petit, il se joignit à un des bataillons de fédérés que les départements envoyaient à Paris ; il y fut accueilli par les caresses des Jacobins à l'aspect de tous ceux qu'ils pouvaient enrôler.

Le sens droit du jeune homme aurait fini probablement par le ramener à des sentiments moins violents, s'il eût pu être témoin des scènes déplorables qui ne tardèrent pas à déshonorer cette révolution, objet de tant d'espérances. Mais se trouvant sans occupation et sans ressources dans les rues de cette immense ville, il s'engagea, un des premiers, dans les corps de volontaires qui partaient pour les frontières ; là, perdant de vue la politique, son ardeur prit une nouvelle direction ; il changea insensiblement son irritation contre les principes aristocratiques, en haine pour les ennemis de son pays : le défendre contre l'oligarchie, répandre son sang pour faire triompher cette république dont il ne voyait plus les excès, voilà ce qui remplit son cœur.

La carrière militaire était ce qui convenait à sa bouillante jeunesse : plusieurs de nos généraux célèbres ont commencé comme lui ; son nom n'était pas cependant destiné à atteindre une si grande illustration ; pendant longtemps, on n'entendit plus parler de lui ; le jeune soldat fut blessé, fait prisonnier, conduit dans une forteresse allemande, puis délivré ; l'esprit d'insubordination, qui troublait souvent cette tête ardente, fut pour David la source d'affaires fâcheuses, il regagnait l'estime de ses chefs par des actions d'éclat. Sa famille le croyait mort et ne pensait plus à lui, lorsqu'on apprit tout-à-coup qu'après mille aventures, il était officier et dans une assez bonne situation.

On sait combien le talent et le succès attachent les mi-

litaires à leurs chefs. Le jeune David, devint l'admirateur passionné de Bonaparte, et l'ennemi fougueux des Rois, sans se rendre compte de la déviation de ses principes ; il salua avec enthousiasme son général devenu d'abord premier consul, puis empereur.

Cependant, peu à peu, son ardeur se calma. Quinze années de campagnes presque continuelles, avaient dompté son activité, il était couvert de blessures ; il sentit le besoin du repos. D'ailleurs il avait éprouvé quelques mécomptes. Il s'aperçut qu'on commençait à laisser de côté les vétérans de la révolution, ceux, répétait-il sans cesse, qui avaient sauvé la patrie, pour des hommes d'une autre espèce, il voyait des officiers plus jeunes que lui, mais plus brillants le dépasser, tandis qu'on le laissait vieillir dans le grade de capitaine, qu'il avait d'abord promptement atteint, mais où on l'oubliait. Dans un moment de dépit il donna sa démission, on le prit au mot et il revint dans son village, murmurant contre l'ingratitude et la faveur. Là il se maria, il oublia ses mécomptes, et parut absorbé par le soin de sa propriété et le bonheur de sa famille.

Les revers de la France et de Napoléon le réveillèrent tout-à-coup, et firent bouillir son sang, comme aux jours de sa jeunesse. Il avait perdu sa femme ; un fils qu'elle lui avait laissé était trop jeune pour l'occuper beaucoup, son domaine trop peu étendu pour absorber son temps ; il commençait à se fatiguer de son genre de vie sédentaire, son chef était malheureux, il mit de côté tous ses anciens griefs, et rentra avec joie dans les rangs de l'armée.

Le capitaine prit part aux campagnes de 1813 et de 1814 ; forcé au repos par l'arrivée des Bourbons, il alla au-devant de Napoléon, de retour de l'Île-d'Elbe, et le suivit jusqu'à Waterloo.

Alors M. David revint plus irrité que jamais contre les rois, les nobles et les prêtres ; les faveurs accordées aux hommes de cour, la défiance que l'on montrait à la vieille armée remplissaient son cœur d'amertume. On avait refusé de reconnaître un grade qu'il avait obtenu pendant les cent jours ainsi que sa nomination à la légion d'honneur, dont Bonaparte lui-même l'avait décoré ; le refus de cette distinction qu'il désirait avec ardeur et qu'il voyait prodiguée à d'autres le jetait dans un état d'irritation, il s'entourait d'officiers à demi-solde mécontents, et déclamait contre le despotisme et l'hyppocrisie, à l'entendre, il semblait que le règne de Napoléon eût été une époque de liberté. Le pauvre homme voyait un adversaire dans chaque fonctionnaire public ; moi-même, en qualité de pasteur nommé par le Gouvernement, je n'échappai point aux préventions du vétéran jaloux des moindres supériorités.

Je ne tardai pas à comprendre que j'avais rencontré un adversaire redoutable, dans une paroisse écartée, où en l'absence de toute autre notabilité, le capitaine était une véritable puissance. Il ne me montrait pas d'animosité personnelle, il était poli mais froid ; il me saluait quand il me rencontrait, mais il évitait toute relation avec moi, ce qui dans ma position était une hostilité.

Sa réputation militaire, les anecdotes qu'il contait sur Napoléon, lui faisaient jouer un grand rôle dans le pays. Il déclamait des tirades de Voltaire et de Rousseau, ses auteurs favoris, ainsi que de vieilles plaisanteries du siècle dernier qu'il avait ramassées dans les cafés et aux tables d'hôte. Il n'allait jamais à l'Église, s'en faisait une espèce de gloire, et il en détournait par ses sarcasmes les hommes faibles, sensibles à la raillerie.